

que métier a ses oisifs, chaque art a ses oisifs. Chaque renommée, vraie ou fausse, a ses oisifs. Ne vous étonnez donc pas, sachant cela, que la religion, elle aussi, cette puissance à son déclin, cette profession décolorée, cette renommée fatiguée de toutes parts, ait ses oisifs!

Toutes ces religions nouvelles dont je vous parle, sont donc soutenues par les oisifs de religion, à peu près comme les romans de mœurs sont soutenus par les portières, les marchandes de modes, les femmes d'huissiers, et autres lecteurs de même force. Nos oisifs de sacristie s'occupent de toutes les spécialités de leur ressort. Ils tiennent, eux aussi, à compléter leur Callot. Dès qu'un nouveau prophète sonne de la trompette, ils font comme les oisifs de place publique qui accourent assidûment autour de l'escamoteur, espérant toujours un bon Paillasse; ce sont ces oisifs-là qui forment le premier noyau des églises en l'air; ce sont les compères innocents de nos Mahomets des rues; ce sont eux qui ont fait verser les premiers fonds dans les caisses des Saint-Simoniens, qui ont fait cercle aux prédications de l'abbé Châtel! eux qui impriment à crédit les brochures des chrétiens selon Saint-Jean.

C'était vraiment chose curieuse de monter à l'église de l'abbé Châtel, dans les premiers jours de sa fondation! Vous demandiez au portier où

le Dieu était logé; et le portier, d'un air nonchalant et vous parlant à peine, vous indiquait le moderne Vatican avec autant de mépris que s'il se fût agi d'un locataire qui n'avait pas payé son terme. Vous montiez. L'escalier était roide et tortueux. Il arrivait souvent que vous vous trompiez de porte, alors une jolie grisette, espèce de princesse déchue en petit jupon et en tablier noir, vous disait d'un petit air boudeur: — *Ce n'est pas ici, monsieur!* puis elle refermait avec impatience cette porte qu'elle avait ouverte en souriant. A la fin, à force de monter, vous arriviez à la porte du temple; vous agitiez la sonnette au ruban sale, la porte s'ouvrait, et vous étiez dans le sanctuaire.

Quel sanctuaire, grand Dieu! tout le ménage équivoque d'un garçon parisien. Le rideau jadis blanc, le carreau froid et ciré, le buffet en noyer, les chaises en méchant acajou, la carafe d'eau jaunâtre, le briquet phosphorique sur la cheminée, et sur les murs presque humides des gravures d'un blanc pâle, suivies de quatre lignes d'explication. C'était en ce lieu que se disait la sainte messe! C'était là qu'on ployait les genoux à cette ridicule parodie! Futiles Parisiens! qui vont un dimanche jouer avec les mystères, avec les croyances, avec les pompes de la religion de leur patrie! Ingrats Parisiens qui parodient



le culte sacré de leurs pères ! Ingrats et injustes, et absurdes, qui couvrent de cette humiliation la vieille foi, les vieilles mœurs, le vieux sacerdoce, les cheveux blancs des pontifes, et dix-huit siècles d'histoire ! Or, toute cette profanation se passait, comme je vous le dis, en pleine paix, en plein jour, sérieusement ! On s'agenouillait à l'*introït* ; on se frappait la poitrine au *meâ culpâ*, ou baissait la tête au *sanctus* ! Le prêtre était en robe blanche et en étole ; il levait les yeux au plafond de sa chambre ; il lisait l'Épître et l'Évangile en français ; vous eussiez dit, à voir cela par le gros bout d'une lorgnette de spectacle, ces enfants de bonne maison, qui jouaient autrefois à la chapelle sous les yeux de leurs précepteurs ; voilà ce que c'était que l'Église de l'abbé Châtel !

Or, comme vous le pensez bien, la même chose qui a manqué à l'Église de l'archevêque de Paris, a manqué aussi à l'Église de l'abbé Châtel. La persécution qui a fait saint Pierre et Luther a manqué au Luther de 1830. Paris a laissé passer le nouveau culte comme quelque chose de tout simple. On n'a pas même chicané le pontife Châtel sur sa traduction de l'*Évangile* ; on s'est tout au plus bouché les oreilles en entendant un mauvais langage français, sans césure et sans harmonie, psalmodié sur des airs qui n'étaient pas faits pour lui. Voilà tout ce qui est arrivé à l'abbé

Châtel. On est allé quelque peu chez lui ; on a dérangé ses meubles, on a terni son parquet, on a regardé ses gravures, on a examiné son calice de plomb, on a remis son chapeau sur sa tête, et on est sorti de cette chambre assez mécontent, comme on sort toujours d'un spectacle qui ne vous a rien coûté.

Faites donc des religions ! soyez apôtre ! exposez-vous à être martyr, pour être traité comme l'épicier du coin !

Dans ce siècle d'intrigues et de malaise, dans ce siècle qui a tout refait, qui a refait le moyen âge et le dix-huitième siècle, les deux extrêmes dans l'art, l'extrême foi et l'extrême incrédulité ; dans notre flasque époque qui a tout imité, c'était pourtant une bien belle chose et bien nouvelle à inventer qu'un schisme !

Moi qui vous parle, j'ai vu la religion de l'abbé Châtel dans toutes ses pompes. J'ai assisté à son jour d'éclat. Je l'ai suivi de son quatrième étage dans sa cathédrale improvisée de la rue Saint-Honoré ; j'ai assisté à tous les mystères de sa doctrine ; j'ai entendu tous les contre-sens de sa traduction française ; j'en ai fait mon homme, à moi ; ma science, à moi ; mon histoire, mon bien ; il m'a coûté tant d'ennui et d'indignation cet homme mitré ! et voilà pourquoi je le fais servir de milieu à cette futile étude de nos croyances reli-



gieuses, si malades, si infirmes, et qui seront mortes demain tout-à-fait.

Il existe rue Saint-Honoré, à côté de la fontaine, un vaste Bazar, dans lequel on avait imaginé de vendre toutes les marchandises de luxe à juste prix. Dans ce Bazar, on a établi de petits magasins en bois de chêne bien ciré; au milieu de chacun de ces magasins se tenait, dans le principe, une jolie petite marchande accorte et vive, décente pourtant, qui attirait le regard et l'argent, et quelquefois le cœur des chalands. Après les premiers mois d'engouement, le Bazar vit diminuer la foule; le bon marché le tua comme il tuera toujours les entreprises de luxe; peu à peu les jeunes marchandes délogèrent; elles furent remplacées par leurs sœurs aînées d'abord; je ne jurerais pas à présent que leurs grand'mères n'aient pas pris leur place. C'est ce Bazar que choisit l'abbé Châtel pour entonner dans tout son éclat sa liturgie française, à l'usage des bonnes d'enfants, des faiseurs de vaudevilles, et des académiciens de province, voire même souvent de Paris.

Il fallut de grands préparatifs pour venir à bout de ce pieux dessein. On chassa les vieilles marchandes, on enleva les petites boutiques, les marchandises délogèrent pour un jour. Cette fois les rôles étaient changés, Jésus-Christ avait

chassé les marchands de son temple, il les chassait à présent de leurs boutiques; avec cette différence toutefois que les boutiques étaient louées pour ce jour de schisme. Quand le Bazar fut vide, on le couvrit de tentures louées aussi à l'entreprise des Pompes-Funèbres; on éleva un autel blanc sur ces tentures noires, on alluma des cierges dans des flambeaux de cuivre, on cacha la lumière du jour, on fit un sanctuaire tant bien que mal, on décrassa des enfants de chœur; l'abbé Châtel eut des acolytes; il entra avec ses deux acolytes, les mains jointes, tous les trois en grandes robes de prêtres, en chasubles, et alors la messe commença.

J'assistais à cette messe; j'étais avec une parente à moi, une femme pieuse de ma ville dévote. Elle regardait cette profanation en rougissant. Le prêtre était à genoux; les assistants étaient debout: je puis dire que cette messe, dite en français, parut à tous plus inintelligible mille fois que la messe latine. C'était chose bizarre, en effet, d'entendre ce prêtre en surplis, en aube blanche, se retourner vers nous et nous dire, à douze ou quinze reprises: *le Seigneur soit avec vous!* à quoi les petits clercs répondaient en fausset: *et avec ton esprit!* O mon Dieu! quelle messe! quel style! Figurez-vous l'*Iliade* d'Homère traduite en vers français. Figurez-vous l'*Énéide* en



prose; figurez-vous le *Don Juan* de Mozart arrangé pour deux flageolets avec accompagnement de guitare, et vous aurez l'idée de cette profanation.

Tout le service continua de la même sorte. C'était une messe des morts pour la Pologne (voyez la prescience des religions qui commencent!); on chanta entre autre prose le *Dies iræ*. Cette belle prose latine, grave, lente, majestueuse, sonore, dont le rythme rimé a quelque chose de si lugubre, comme elle fut défigurée par ces traducteurs à son de trompe! Que de désenchantement dans ce pâle récit d'une résurrection si belle! Que les terreurs du mourant dans le *Dies iræ* étaient décolorées, s'exprimant dans la prose de la Gazette d'Augsbourg! Si je n'avais pas eu peur d'être ridicule, comme je me serais levé de bon cœur pour dire à ce prêtre: — *Tu mens!* ce n'est pas là la religion catholique, apostolique et romaine, avec son beau langage, son rythme savant, ses pompes si riches, ses pontifes sacrés! — *Tu mens!* ce n'est pas là la religion nationale! — *Tu mens!* ce n'est pas ainsi que parlent les maîtres chrétiens! La mort chrétienne a des élans inconnus vers le ciel dont tu n'as pas le secret. — *Tu mens!* prêtre renégat, va te convertir avant tout, et puis reviens quand tu seras pardonné, reviens prier pour la Pologne, tu seras digne

de prier pour elle alors! Voici ce que j'aurais dit à ce prêtre si le sang-froid des assistants à cette messe n'avait pas été si naturel et si vrai. Rien n'étonnait ce monde de curieux; ni cet autel improvisé dans une boutique, ni ces prêtres parlant une langue étrangère, ni ce Dieu qui se faisait homme sur une table, ni ces chanteurs de l'Opéra qui chantaient en chœur, ni cet évangile dévoilé, ni cet encens manqué, ce faux parfum qui brûlait à la place même où la veille se marchandaient des tapis de laine, rien de tout cela n'étonna l'assemblée! Elle écoute, elle regarde, elle salue, elle se lève, elle met la main à la poche pour les frais du culte, oubliant qu'elle avait déjà payé en entrant; il y en eut plus d'un qui chercha de l'eau bénite avant d'entrer ou de sortir. Quel peuple! quel peuple! quel être mobile! qu'il est facile de faire une révolution avec ce peuple bouche béante, l'œil ouvert, et qui regarde tout passer! Peuple curieux avant tout, sans âme, sans cœur, sans souvenirs! curieux et idiot, qui regarde couler l'eau, et qui s'amusera tant que vous voudrez à cracher dans un puits pour faire des ronds, comme ce grand flandrin de vicomte dans Molière. O le peuple! il se met en haie sur la route de l'Océan, et tour à tour il voit passer l'Empereur chargé



de fers, puis l'Empereur précédé par les aigles, puis l'Empereur enchaîné, puis trois fois aussi la royauté enchaînée et couronnée; le peuple est tout occupé à ce spectacle, qui est devenu monotone chez nous, chez nous trois et quatre fois malheureux! il n'a pas une larme pour l'étrange drame qui passe et repasse si tristement sous ses yeux. Il se presse sur la route de Cherbourg pour être au lever de la toile à chaque révolution nouvelle, et puis à la fin de l'action, quand la dernière révolution a passé aussi lentement que le tombereau de la Grève, le peuple n'a pas une larme, pas un instant de colère, de pitié, de reconnaissance et d'amour pour ces vaincus dont il touche les guenilles, pour ces ruines qu'il foule aux pieds, pour ces triomphes d'hier qu'il applaudissait hier à genoux, et qu'il siffle impitoyablement aujourd'hui! Le peuple! O le peuple! Enlevez-lui son roi, il ira offrir le trône vide au premier qui passe. Enlevez-lui son Dieu, il offrira au premier schismatique ce temple désert; Jésus-Christ s'en va, ouvrez la porte à Mahomet, ainsi le veut le peuple! amenez Mahomet au peuple; à toi, Mahomet, si tu en veux, ce qui reste du temple de Jésus-Christ!

Cela est fatigant à penser, n'est-ce pas? qu'une nation ne tienne pas davantage à ses croyances!

C'est pitié de penser que les ennemis peuvent entrer dans la ville et que personne ne prêtera son char pour sauver les dieux qu'on traîne au Capitole! Brûlez la ville! que le Cosaque mette le feu à Paris! Énée emportera son père, peut-être, mais à coup sûr il oubliera d'emporter les Dieux Pénates; les Dieux de la patrie et de la famille! au feu les Dieux! — Voilà comment j'ai assisté à la messe de l'abbé Châtel, dans la chambre à coucher d'abord, puis ensuite dans le Bazar Saint-Honoré; mais chambre ou Bazar, je suis sorti de cette messe, honteux de moi-même et des autres, honteux pour cette ville où se fondait un nouveau schisme sans que personne s'en doutât. Croyez donc à la stabilité des trônes nouveaux quand vous voyez où les religions nouvelles viennent aboutir!

Il était dit que ce jour-là (le jour de la messe au Bazar) était un jour de complète profanation. M. Casimir Delavigne avait fait des vers pour cette cérémonie, et quand toutes les prières ont été dites, quand on a eu assez profané la messe, assez profané la poésie de M. Delavigne et la belle voix d'Adolphe Nourrit, alors on a profané aussi l'oraison funèbre. A la fin de cette messe, un vieillard imbécile, aux lèvres pendantes, à l'œil terne et mort, a osé mettre un pied plus que profane



dans l'oraison funèbre, ce domaine de Bossuet! Je ne sais quels mots étranges il a balbutiés, quelles phrases d'écolier il a débitées, mais pour moi, ce que je sais fort bien, c'est qu'en présence de ce ballot de foin changé en autel, en présence de ces paroles françaises, dans cette boutique changée en temple, prêtant l'oreille à ce vieillard sans parole et sans voix, je compris pour la première fois de ma vie, et bien mieux encore qu'en lisant le *Génie du Christianisme*, ce que c'était en effet que la religion de saint Jean Chrysostôme, de Raphaël, et de Bossuet, cette religion qui nous a donné les oraisons funèbres et Saint-Pierre de Rome, qui a enseigné l'art au moyen âge, la poésie au dix-septième siècle, qui a animé, fécondé, agrandi l'âme, et le cœur, et l'intelligence des peuples, qui a sauvé l'humanité sous le règne de Néron, et qui est morte le jour même où il n'y eut plus d'avenir pour les nations!

Je suis sorti de la messe de l'abbé Châtel aussi malheureux qu'un honnête négociant, qui se retire d'une maison de jeu, après avoir gagné au jeu.

Au milieu de la rue Saint-Honoré, je passai devant l'église Saint-Roch, et je me découvris devant ce bâtiment si beau, si vieux, si révérend, si saint, si plein de mystères, de souvenirs et de

saintes reliques, antique et vénérable vestige de notre ancienne foi, morte aujourd'hui, isolée, inutile, et dont les hommes ne veulent plus.

Le dimanche suivant, je conduisis ma jeune parente à Saint-Sulpice; je lui devais ce dédommagement.

Il faisait beau ce jour-là. Le temple était à peu près désert comme tous les jours; une seule chapelle réunissait quelques fidèles; en arrivant et sans s'être jamais vu, chacun avait l'air de se connaître. On se savait mutuellement bon gré de se rencontrer là. Je n'ai vu nulle part, dans nos salons les plus simples, une société plus choisie. Il y avait beaucoup de jeunes femmes qui priaient, beaucoup de femmes âgées qui se tenaient assises et qui lisaient dans leurs *Heures*. Je vis deux ou trois jeunes gens qui priaient avec ferveur, et je leur portais envie. Sans nul doute, c'était un spectacle attendrissant que celui-là, pour moi surtout qui n'y étais pas habitué. Cette vaste église, ces hommes qui osent prier encore, ces jeunes enfants qui savent prier déjà; le costume élégant et grave de ces femmes qui sont restées chrétiennes dans ce monde parisien, si indifférent à toute croyance! c'était là un spectacle fait pour attendrir. Ajoutez que nous avons passé à travers une époque hypocrite, à travers une révolution indifférente! être à la messe ce jour-là, c'était un acte



d'opposition ! Sous ce rapport, la révolution de juillet a servi sans le savoir les croyances catholiques en France. Quand la messe était une obligation officielle, que de vils intrigants se sont agenouillés à la messe ! Que de honteuses grimaces ! que d'ambitions forcenées ont usé de tout pour arriver, même du sacrilège ! Si bien que l'honnête homme n'osait plus prier en public, si bien qu'on rougissait d'aller à l'église presque autant que dans l'antichambre du ministre ; aujourd'hui tout cela est changé heureusement. Il n'y a plus d'hypocrites de dévotion aujourd'hui. C'est la seule hypocrisie que nous ayons perdue. La liberté nouvelle nous a au moins permis d'aller à la messe sans danger pour notre réputation d'honnête homme. C'est une liberté comme une autre, celle-là !

J'ai dit que l'abbé Châtel n'était pas le seul réformateur de notre temps ; et en effet, les réformateurs ne se comptent plus. Aujourd'hui on élève chaque jour église contre église, autel contre autel. Saint-Simon est l'égal de Jésus-Christ. Saint-Jean est le maître de Saint-Simon. Écoutez et silence ! Saint-Simon est dans son jour oratoire ! Tout lui est bon pourvu qu'il parle : Saint-Simon est un apôtre bavard de sa nature, il a été bavard avant d'être Dieu ! Il a commencé à parler dans un wauxhall consacré à la danse ;

il voulait, le mois passé, louer un théâtre pour ses prédications ; en attendant il prêche dans un Bazar. L'influence du Bazar sur les religions, égalera celle des catacombes de Rome sur le catholicisme, vous verrez ! Je ne serais pas étonné que les propriétaires de grandes salles, dans leurs circulaires d'abonnements, à ces mots ordinaires : *Fait noces et festins, Réunions de corps, Concerts*, n'ajoutassent bientôt : *et prêche des religions*. Mais la religion Saint-Simonienne est toute une histoire à faire ; c'est un grand ridicule à exploiter : qu'un autre plus hardi que moi l'exploite. Je me suis donné pourtant bien des peines pour la comprendre, cette fugitive doctrine de l'industrialisme fondé sur l'amour ! Le matin j'ai entendu une prédication du cardinal Barrault, et le soir du même jour j'ai entendu une comédie en cinq actes du même pape au Théâtre-Français ; mais je me suis endormi au sermon le matin, on a sifflé la comédie le soir, je me suis trouvé aussi ignorant après la comédie que je l'étais après le sermon, et tout cela m'a laissé de trop faibles souvenirs pour en parler longuement.

Ce que je puis vous dire, c'est que le mieux est à chacun de nous de rester dans la religion où nous sommes, ne fût-ce que pour nous montrer hommes de courage. Quoi qu'on vous dise, vous attendrez, pour ouvrir les yeux, que la



lumière soit placée sur le boisseau; vous attendrez, pour ouvrir les oreilles, que le novateur s'appelle Mahomet ou Luther; vous laisserez à eux-mêmes ces ridicules efforts de prophètes sans mission, qui n'ont même pas l'intérêt de l'illumination; vous craindrez également les traductions de l'abbé Châtel, les brochures du secrétaire patriarcal selon Saint-Jean, et l'éloquence du pape Bazar, double pape il y a quinze jours, et qui s'est dédoublé en faisant descendre d'un degré son égal en papauté Enfantin. Mais ici je m'arrête avec respect et tremblement; je ne veux pas entrer dans les mystères de cette nouvelle religion. Il est dangereux d'avoir beaucoup de dieux pour ennemis.

Si je n'ai pas été trop diffus, vous avez compris deux choses qu'il était important de vous démontrer dans cette difficile étude du Paris moderne : à savoir que si le christianisme périclète sous l'indifférence religieuse, cette même indifférence empêchera toujours une nouvelle religion de s'établir. Sans intolérance il n'y a pas de religion possible. Le martyr est le grand fondateur des religions. C'est un des préjugés de l'Europe croyante que le martyr prouve le Dieu. Voyez l'Irlande! si le bill de lord Grey vient à passer, dans quarante ans l'Irlande aura cessé d'être le plus catholique des trois royaumes. Voyez l'abbé

Châtel! l'abbé Châtel non persécuté sera enfant de chœur dans une église de village avant six mois. Voyez Saint-Simon! Saint-Simon faisait un journal où chacun devait s'abonner; on s'y est si peu abonné, que Saint-Simon donne son journal pour rien, en attendant que son journal expire. Or personne ne veut du journal. Personne ne veut de la brochure de Saint-Jean. C'est avec grande peine que Châtel a placé à Clichy-la-Garenne un curé de sa façon. Voilà donc trois dieux à peine nés qui sont presque morts. O pauvres dieux! Le métier que vous faites est triste! prenez garde à l'infâme banqueroute; c'est une rude chose que Sainte-Pélagie! O pauvres dieux! il est bien difficile, surtout à des dieux, d'avoir du linge blanc, des habits neufs, un dîner chaque jour, et de payer un loyer tous les trois mois. O pauvres dieux! soyez attentifs à ma prédiction! faites un métier plus honnête que celui que vous faites, et respectez toujours vos pères et mères, la Charte constitutionnelle du royaume, le percepteur de l'impôt indirect, et le commissaire du quartier!

Que si nos dieux sont trop fiers, et rejettent avec dédain mon enseignement tout paternel, dites-leur : — O grands dieux, pas tant d'orgueil! Rappelez-vous que vous êtes des hommes soumis à toutes les chances des hommes! Grands



dieux, si vous doutez de votre humanité, tâtez-vous le pouls quand vous avez la fièvre; regardez comme vous êtes pâles quand vous vous battez en duel, et essayez de marcher sur l'eau quand vous n'avez pas dans votre poche de quoi passer le pont des Arts!

Faisons trêve à ces plaisanteries, déplacées peut-être, à propos d'un si grave sujet. Je n'ai plus à ajouter qu'un seul mot sur les Templiers de Saint-Jean de Jérusalem. Vous savez que l'ordre des Templiers avait, lui aussi, sa religion tout exprès; ils prétendaient que Saint-Jean était l'égal de Jésus-Christ, et que leur grand maître allait de pair avec le pape. Ce schisme (c'était le bon temps des schismes!) a fait brûler beaucoup de Templiers. Eh bien! (Écoutez, abbé Châtel; écoutez, Bazar; écoutez, Enfantin; cardinaux et papes de toutes les religions nouvelles, écoutez!) eh bien! le chef de cette religion qui a sur vous l'avantage d'avoir été persécutée, le souverain pontife du peuple, votre chef à tous, l'égal du pape de Rome, ô vanité des grandeurs de la terre, comme aussi vanité des grandeurs du ciel! ce pape, votre aîné, à vous, dieux d'hier; ce dieu, votre aïeul, qui pourrait être votre bisaïeul, à vous, dieux en sevrage! Saint-Jean lui-même, le Saint-Jean de l'ordre de Malte, n'est plus aujourd'hui qu'un simple pédicure, doublement humilié comme

Dieu et comme artiste; il demeure quai de l'École, n° 6, il s'appelle, comme je vous l'ai dit, Bernard-Raymond; il est très-content de son petit état, comme il le dit lui-même à l'archevêque de Paris, et, moyennant un écu par séance, il se transportera à votre domicile, qui que vous soyez, Dieu ou mortel, cardinal ou sergent-major, si vous avez des cors aux pieds qui vous fassent trop souffrir.

JULES JANIN.

